

Les Cahiers
du CRH

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

31 | 2003

Regards sur l'histoire culturelle

Les intellectuels, un problème pour l'histoire culturelle

Vincent Duclert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/293>

DOI : [10.4000/ccrh.293](https://doi.org/10.4000/ccrh.293)

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2003

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Vincent Duclert, « Les intellectuels, un problème pour l'histoire culturelle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 31 | 2003, mis en ligne le 15 septembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/293> ; DOI : [10.4000/ccrh.293](https://doi.org/10.4000/ccrh.293)

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Les intellectuels, un problème pour l'histoire culturelle

Vincent Duclert

- 1 Apparue au début des années 1960 en France, l'histoire des intellectuels a connu un fort développement jusqu'à la fin des années 1980. Thèses, colloques, dossiers, ouvrages, articles ont construit, sinon une sous-discipline de l'histoire, du moins un champ identifié mettant en œuvre des catégories, des problématiques, des interrogations. Des divergences sont apparues entre les tenants de cette historiographie émergente, selon qu'ils défendaient une approche politique, sociale, culturelle, voire clairement sociologique. Les années 1980 forment aussi en France le moment de constitution de l'histoire culturelle à laquelle les historiens des intellectuels ont beaucoup contribué. Leur objet d'étude offrait à l'histoire culturelle un terrain immédiatement exploitable, les intellectuels incarnant des acteurs majeurs du fait culturel. À l'inverse, l'histoire culturelle permettait à l'histoire des intellectuels de considérer, bien davantage qu'auparavant, les contextes et les milieux culturels dans lequel se réalisent les engagements, voire de reconnaître aux intellectuels une culture propre, explicative de leur identité.
- 2 Pour autant, la rencontre entre l'histoire des intellectuels et l'histoire culturelle n'a pas débouché sur un véritable enrichissement de l'une par l'autre, surtout pour la période contemporaine. On peut même avancer l'hypothèse d'une occasion manquée qui affecterait en retour la connaissance du contemporain. Dans cette confrontation, l'histoire culturelle aurait pu mieux se définir, c'est-à-dire penser son objet en prenant les intellectuels comme terrain d'expérience et de recherche. En lieu et place, on trouve une tendance historiographique si large qu'elle autorise tous les sujets et toutes les enquêtes, la contrepartie étant d'affaiblir fortement sa capacité à produire du sens sur les objets traités comme sur l'histoire en général et le métier d'historien en particulier. Il est significatif de constater que l'histoire culturelle a peu ou prou abandonné l'objet des intellectuels parce qu'il lui posait problème. Ce renoncement atteste de ses faiblesses théoriques et pratiques. En effet, l'étude des intellectuels exige des questionnements et des compétences que l'histoire culturelle ne semble pas disposée à assumer pleinement.

- 3 L'histoire des intellectuels réclame pourtant cette approche par la culture dans la mesure où celle-ci pointe l'enjeu fondamental de leur connaissance. Ne peut être intellectuel qu'un individu qui se caractérise à l'origine par un savoir intellectuel, par de l'intellectualité, en d'autres termes. Les premières définitions des intellectuels l'ont bien signalé¹. Quel rôle, alors, joue ce savoir propre aux intellectuels dans leurs engagements ? Ceux-ci procèdent bien évidemment d'un appel de l'extérieur, rapporté à des enjeux sociaux, politiques, éthiques, mais aussi d'une injonction de l'intérieur, venue d'une relation avec soi et son intellectualité, c'est-à-dire avec une culture intime et savante ? Si les sollicitations extérieures ont été étudiées par des historiens soucieux de connaître l'implication des intellectuels dans la politique, la société ou la morale, le travail de la pensée propre aux intellectuels et les formes de leur relation avec les savoirs intellectuels ne constituent pas encore un objet central de leur histoire. Celle-ci, du reste, marque le pas comme si l'histoire culturelle, loin de lui avoir procuré ce qui lui manquait, lui aurait signifié son terminus.
- 4 Dans ce face-à-face inégal entre une histoire culturelle en plein essor et une histoire des intellectuels en grand repli, le pari est donc double. Il s'agit pour la première de prendre les intellectuels comme un outil de clarification de la notion de culture, de fait culturel, de création culturelle, ce qui permettrait de mieux poser certaines distinctions essentielles et de les discuter : acteurs/consommateurs, culture savante/culture populaire, opinion/élite, etc. Il s'agit pour la seconde de mettre la question des savoirs au cœur de l'interrogation sur le phénomène constitutif des intellectuels, ce qui permettrait de relancer un processus actuellement interrompu d'histoire et de définition de ce ressort majeur de la démocratisation moderne qu'est l'engagement dans la sphère publique. Entre les deux paris se tient une ambition commune qui est celle de comprendre l'identité des intellectuels, leur culture ou leurs valeurs, faite à la fois de relations avec leurs compétences spéciales acquises dans la recherche, l'art ou l'écriture – pour ne s'en tenir qu'à une définition, certes limitative, des intellectuels rassemblant les savants, les artistes et les écrivains –, de représentations forgées par l'appartenance à un milieu social, à une religion, à une génération, et de rapports avec la culture générale de leur temps.
- 5 Cette notion de culture des intellectuels pourrait être étudiée par l'histoire des intellectuels comme par l'histoire culturelle. Ces deux courants historiographiques en sont-ils cependant capables ? La culture des intellectuels telle que nous l'envisageons s'inscrit dans un rapport aux savoirs scientifiques, philosophiques, politiques, religieux, rapport qui semble autant échapper à l'histoire des intellectuels qu'à l'histoire culturelle. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les intellectuels venus du monde des savants ou des philosophes sont peu étudiés, leur connaissance impliquant justement un investissement en termes d'analyse et de compréhension des savoirs savants que tous les historiens ne sont pas prêts à réaliser. Cet investissement n'est pas non plus assumé par l'histoire culturelle. Ne faudrait-il pas alors inscrire la culture des intellectuels dans une histoire véritablement intellectuelle, dont la possibilité a souvent été envisagée, mais qui n'a jamais percé en tant que telle. Le problème posé par les intellectuels à l'histoire culturelle comme la situation actuelle de l'histoire des intellectuels inciteraient à aller dans cette direction d'une histoire critique des savoirs². Un tel investissement contribuerait à éclairer l'actuel repli des intellectuels et son corollaire, le doute démocratique des sociétés contemporaines.

De l'histoire des intellectuels à l'histoire culturelle : un mouvement convergent

- 6 Il faut souligner une évolution historiographique qui a vu les principaux historiens des intellectuels converger vers l'histoire culturelle. Si l'ambition est commune, les parcours et les méthodes diffèrent cependant. Les spécialistes de l'histoire des intellectuels après 1914 ont opéré un déplacement très marquant puisqu'ils ont substitué l'histoire culturelle à l'histoire politique par laquelle ils avaient étudié les intellectuels³. Jean-François Sirinelli, auteur d'une thèse d'État en histoire des intellectuels⁴, s'est progressivement tourné (à partir de 1989) vers l'histoire culturelle⁵. S'est ensuivi un ensemble de grandes publications collectives dont *Pour une histoire culturelle*⁶, ouvrage programmatique qui faisait écho à l'ancien *Pour une histoire politique*⁷, les quatre tomes de *l'Histoire culturelle de la France*⁸, et un nouvel essai en 2003⁹. Ces deux entreprises furent conduites en collaboration avec Jean-Pierre Rioux, lui aussi à l'origine historien des intellectuels¹⁰ comme Pascal Ory avec qui Jean-François Sirinelli écrivit un manuel d'histoire des intellectuels en 1986¹¹ et qui acheva, près de dix ans plus tard, une thèse d'État se rapportant à l'histoire culturelle¹².
- 7 Le cas de Pascal Ory pourrait nuancer cependant ce déplacement des historiens des intellectuels, de l'histoire politique vers l'histoire culturelle. Il n'a cessé en effet, dès ses premiers travaux, de s'intéresser aux phénomènes culturels¹³. L'histoire du XIX^e siècle français se caractérise en effet par une autre évolution associant l'histoire culturelle à l'histoire sociale comme l'ont montré les parcours de Maurice Agulhon, Alain Corbin, Jacques Julliard, Michelle Perrot ou Madeleine Rebérioux. Les historiens des premiers intellectuels apparus au tournant du siècle ont travaillé dans cette configuration d'emblée favorable à l'histoire culturelle. Dans leurs pratiques et leurs objets, ces historiens se sont inscrits dans ses problématiques¹⁴ mais sans qu'il leur soit nécessaire de le justifier en délimitant un champ historiographique comme choisirent de le faire les promoteurs de *Pour une histoire culturelle*.
- 8 Il est vrai qu'un retard existait pour l'histoire culturelle du XX^e siècle en comparaison des habitudes prises par les historiens du XIX^e siècle d'interroger systématiquement la construction de la culture dans l'histoire politique et sociale¹⁵. Même un chercheur comme Christophe Charle, plus porté sur les problématiques sociologiques dans l'étude des intellectuels¹⁶, mena de pair ce type d'investigation¹⁷. Certains de ces historiens du XIX^e siècle prirent l'initiative d'un *Dictionnaire des intellectuels français*¹⁸, à un moment où les historiens du XX^e siècle avaient semblé quant à eux déjà renoncer à ce sujet. L'histoire des intellectuels, champ progressivement délaissé, connut le temps des grandes synthèses¹⁹ qui n'encouragent guère à la recherche, comme on avait déjà pu le constater pour l'histoire de l'affaire Dreyfus²⁰. Alors que l'histoire culturelle vivait une forte croissance, l'histoire des intellectuels peinait à exister²¹. Faut-il rapprocher les deux évolutions ? Doit-on avancer l'hypothèse d'une occasion manquée dans la rencontre difficile entre les deux historiographies ? La réponse est nuancée, mais la question mérite d'être posée.

Une occasion manquée ?

- 9 La naissance de l'histoire culturelle dans le milieu des historiens des intellectuels a permis à ces derniers de mieux comprendre leur objet, surtout en ce qui concerne la période fondatrice du tournant du siècle, les deux histoires ayant souvent été conduites de front. La connaissance des processus d'engagement y a beaucoup gagné, en termes de culture de groupe²², de lieux de sociabilités²³ et de relations au savoir²⁴, les trois ensembles étant par ailleurs fréquemment conjugués dans les études²⁵. En même temps, on pourrait objecter que les principaux travaux sont de nature monographique – ce qui n'est pas un défaut en soi – et qu'aucune synthèse n'a été jusque-là tentée sur la culture des premiers intellectuels français. Il faudrait considérer aussi l'indécision qui caractérise la qualification de cette nouvelle histoire du XIX^e siècle, tantôt histoire *culturelle*, tantôt histoire *intellectuelle*. Bien sûr, il est possible de faire de l'histoire sans s'inscrire dans des catégories, mais la réflexion sur les champs et les disciplines demeure néanmoins très productive²⁶. L'histoire des premiers intellectuels n'a probablement pas bénéficié, enfin, de tout ce que représenta au même moment l'histoire culturelle du XIX^e siècle. Les travaux de Gilles Candar, de Christophe Prochasson, d'Anne Rasmussen, de Madeleine Rebérioux peuvent être ainsi regardés comme des preuves *a contrario* de ce qui reste possible en histoire des intellectuels au XIX^e siècle, et qui n'a pas été fait.
- 10 La situation des intellectuels au regard de l'histoire culturelle est radicalement différente pour ce qui concerne le XX^e siècle. L'histoire culturelle est, comme nous l'avons vu, fortement revendiquée. Mais ces investissements n'ont pas profité à l'histoire des intellectuels du XIX^e siècle qui apparaît aujourd'hui singulièrement sinistrée, à l'image peut-être de son objet. Si les intellectuels apparaissent dans le collectif de 1997 sous la catégorie « élites culturelles »²⁷, la relation entre leur histoire et l'histoire culturelle n'est pas abordée de front. Cette séparation agit aussi lorsque le dossier des intellectuels au XX^e siècle est rouvert par ceux qui les avaient étudiés comme l'atteste le colloque organisé en 2001 par Jean-François Sirinelli. La publication des actes aurait pu permettre de mettre à profit des itinéraires d'historiens contemporanéistes qui ont croisé successivement l'histoire politique et l'histoire culturelle et qui peuvent relire, de ce point de vue, l'objet des intellectuels. Or, l'absence de véritable introduction à la publication des actes et le choix de renvoyer au lecteur pour apprécier le succès de l'entreprise laissent sur le chemin une possibilité qui était offerte de redéfinir l'histoire des intellectuels ou du moins, comme les deux organisateurs en forment pourtant le vœu, d'obtenir « un réel gain pour cette histoire »²⁸.
- 11 Des occasions de rencontre ont été créées néanmoins. L'histoire culturelle de la Grande Guerre²⁹, notamment portée par l'équipe du Centre de recherche de l'Historial de Péronne, ne s'est pas désintéressée des intellectuels qui occupent une place désormais importante dans ses productions³⁰. L'analyse de leur rapport à la guerre permet de mieux la connaître et de mieux les comprendre. Le champ de la Grande Guerre a favorisé également une reprise des études sur les intellectuels de la part de chercheurs spécialisés sur l'histoire antérieure du tournant du siècle³¹. Pour cette période, des projets continuent de s'élaborer et de se réaliser, impliquant des historiens qui, comme Jean-Pierre Rioux, avaient semblé renoncer à l'histoire des intellectuels pour l'histoire culturelle³². De nombreux contre-exemples peuvent contredire l'hypothèse d'une occasion manquée entre l'histoire culturelle et l'objet des intellectuels. Il n'empêche que

l'histoire des intellectuels ne bénéficia pas de l'essor de l'histoire culturelle, l'une des raisons tenant à l'impossibilité de mettre en œuvre une véritable histoire intellectuelle dans le travail de connaissance du contemporain.

Pour une histoire intellectuelle

- 12 Face à cette occasion manquée qu'elle illustre singulièrement, *l'Histoire des intellectuels aujourd'hui* démontre l'importance que revêtirait la formation d'une histoire intellectuelle, longtemps différée et aujourd'hui nécessaire. Une histoire culturelle se posant le problème de l'étude des intellectuels ne peut qu'aboutir à cette proposition. Le choix d'étudier les savoirs des intellectuels permettrait de mieux comprendre le processus d'engagement qui les constitue, ceux-ci pouvant se déterminer par rapport à des valeurs, à des compétences. L'histoire intellectuelle permettrait aussi de mieux définir une histoire culturelle qui court le risque de se dissoudre à trop vouloir tout embrasser. Le fait intellectuel doit être davantage identifié et traité comme tel. Les historiens modernistes ont su travailler dans cette direction et distinguer l'intellectuel du culturel pour en faire de vrais objets d'histoire. Leur réflexion demeure du reste décisive pour la compréhension des intellectuels au XX^e siècle et la définition de l'histoire culturelle³³. Le besoin d'histoire intellectuelle s'impose quand l'histoire des intellectuels d'un côté, l'histoire culturelle de l'autre, interrogent leur objet d'étude et leur statut historiographique. Cette clef se confirme, pour la première, par les résultats d'entreprises collectives³⁴ ou individuelles³⁵ qui ne se limitent pas seulement à la charnière XIX^e-XX^e siècles³⁶. La seconde trouve avec l'histoire intellectuelle une invitation à se redéfinir d'une part, et à définir de l'autre ce qu'elle entend par culture ou savoir des intellectuels³⁷.
- 13 La notion est difficile, critique d'elle-même comme des autres historiographies, mais pleine d'avenir. Elle recouvre au moins trois réalités, la culture créée par les intellectuels au cours de leurs engagements, par leurs sociabilités, dans leurs pratiques³⁸, la culture du temps court et du temps long qui les environne³⁹, la culture que représente enfin la relation qu'ils établissent avec leur propre savoir de savant, d'artiste ou d'écrivain⁴⁰. Seule une histoire intellectuelle, une histoire sociale et politique des savoirs en d'autres termes, peut se saisir de ces trois réalités et les penser ensemble, ambitionnant de pouvoir expliquer des figures aussi complexes et aussi évidentes que l'intellectuel critique exprimé par Émile Durkheim ou l'intellectuel spécifique pensé par Michel Foucault. L'histoire intellectuelle se distingue de l'histoire culturelle par l'objet qui la motive, c'est-à-dire les savoirs construits et leurs usages. Elle tendrait davantage vers une histoire des sciences s'intéressant aux développements politiques et sociaux des corpus et des contenus. Si les intellectuels d'origine scientifique ou philosophique sont parmi les moins connus des intellectuels, c'est justement en raison du faible développement d'une histoire intellectuelle, de surcroît peu revendiquée comme telle. Elle rappelle aux historiens des intellectuels la nécessité de les interroger dans leur relation au monde savant⁴¹.
- 14 Si l'histoire intellectuelle permet de comprendre l'un des facteurs essentiels dans le processus d'apparition des intellectuels, elle s'en détache aussi, son objet étant l'histoire des savoirs plus que celle des engagements intellectuels qu'elle contribue pourtant à éclairer de manière décisive⁴². C'est par un tel travail que l'histoire intellectuelle parviendra à lier les phases de repli des intellectuels – et de leur histoire – à leur

impossibilité de dégager une posture politique fondée sur une relation critique avec le savoir dont ils sont porteurs⁴³. Une disposition intellectuelle les construit bel et bien comme intellectuels en structurant leurs engagements. L'histoire intellectuelle ne se réduit pas pour autant à une histoire des idées qui signifierait ainsi son retour. L'enjeu est supérieur. Il ne s'agit pas d'étudier les savoirs en tant que tels, mais de comprendre leur histoire sociale et politique, de mettre au jour des usages dont les intellectuels sont les produits autant que les acteurs⁴⁴.

- 15 Les ambitions de l'histoire intellectuelle justifient de sa plus forte présence dans les recherches sur les intellectuels qui appartiennent à des sphères davantage déterminées par des exigences de savoirs, que ceux-ci soient religieux, scientifiques ou philosophiques. Pour des époques différentes, Jérôme Grondeux⁴⁵, Frédéric Gugelot⁴⁶ ou Denis Pelletier⁴⁷ précédés de Jean-Marie Mayeur⁴⁸ ont suivi cette voie pour l'étude des intellectuels catholiques, mais l'analyse pourrait être élargie à l'histoire des intellectuels protestants ou juifs⁴⁹. L'impact de cette histoire sociale et politique des savoirs sur l'histoire des intellectuels se mesure aussi par les avancées de l'historiographie étrangère, au sein d'univers de recherche où l'histoire culturelle assume davantage ce que nous définissons comme histoire intellectuelle. Dans le monde anglo-américain, les travaux de Venita Datta⁵⁰, Jeremy Jennings⁵¹ ou Tony Judt⁵², tous très différents pourtant, obéissent à la même volonté de comprendre le lien entre l'engagement des intellectuels et la construction des savoirs. Ces investissements ont permis de substantielles relectures de la construction de la démocratie en France, dues en particulier à Philip Nord⁵³ et Sudhir Hazareesingh⁵⁴.

L'avenir du contemporain

- 16 Lorsqu'elle pose la question d'une culture des intellectuels, l'histoire culturelle tend vers l'histoire intellectuelle. Son affirmation contribuerait à renforcer l'histoire du contemporain et agir sur le présent en reconnaissant la validité d'engagements fondés sur une exigence de savoir. Il convient pour ce faire de se donner un véritable programme de travail porté par des questions qui n'ont pas encore reçu de réponse claire. Pourquoi les savoirs savants ont-ils été utilisés dans les grands combats synonymes de mobilisation des intellectuels, depuis le moment fondateur de l'affaire Dreyfus qui avait attesté de la vocation civique de l'esprit scientifique ? Comment ces mêmes savoirs ont-ils pu, à l'inverse, servir à établir des systèmes de pouvoir interdisant l'exercice des droits démocratiques précédemment défendus ? Quelles figures d'intellectuels émanent-elles de ce lien revendiqué entre des pratiques de savoir et une critique du pouvoir ?
- 17 Ces questions portent en elles des directions de recherche qui dessinent l'histoire intellectuelle future. Des fragments en sont d'ores et déjà réalisés. Pierre Birnbaum a étudié « l'amour de la science » des sociologues juifs pendant l'affaire Dreyfus⁵⁵, Pierre Bourdieu a dégagé la signification de l'assassinat de Maurice Halbwachs⁵⁶, Gérard Noiriel a analysé « les trois figures de l'intellectuel engagé » dans un hommage à Michel Foucault⁵⁷. Cette dernière contribution s'ouvre sur une citation du philosophe qui entrevoit clairement l'ambition de l'histoire intellectuelle, à la fois histoire sociale et politique, obligeant à un double effort de critique des intellectuels et de critique de la science :
- Être à la fois un universitaire et un intellectuel, c'est essayer de faire jouer un type de savoir et d'analyse qui est enseigné et reçu dans l'université, de façon à modifier non seulement la pensée des autres, mais aussi la sienne propre. Ce travail de

modification de sa propre pensée et de celle des autres me paraît être la raison d'être des intellectuels.⁵⁸

De telles études traduisent la forme des engagements d'aujourd'hui et de demain. Pierre Bourdieu affirme hautement que

[...] l'entreprise scientifique qui a été interrompue par la mort d'un savant tel que Maurice Halbwachs attend de nous sa continuation. Il ne s'agit pas de célébrer les héros disparus, ce qui, comme en tout rite de deuil, revient à les faire disparaître une seconde fois, en acceptant le fait de leur disparition. Il s'agit de reprendre le combat où ils l'ont laissé, sans oublier la violence qui les a vaincus, et qu'il faut aussi essayer de comprendre.⁵⁹

- 18 Une même préoccupation traverse l'autobiographie de Gérard Noiriel qui a mis en œuvre pour lui-même

[...] des connaissances scientifiques qui puissent aider à mieux comprendre les problèmes du présent,

convaincu que

[...] la seule légitimité qui nous autorisait à parler d'un monde autre que le nôtre nous était donnée par la science. Produire des connaissances sur les ouvriers, faire comprendre les raisons qu'ils pouvaient avoir de se battre contre un monde sans pitié pour eux, c'était une façon indirecte d'intervenir sur la scène politique en contestant les discours des experts.⁶⁰

Cette conviction est celle aussi de Pierre Rosanvallon, énoncée dans des termes certes différents lors de la conférence inaugurale de sa chaire du Collège de France, mais fondée sur une même expérience scientifique :

L'histoire moderne et contemporaine du politique ne saurait se mettre à l'écart et se renfermer dans une enceinte préservée car inaccessible aux mouvements de la vie. Son ambition est au contraire de descendre dans l'arène civique et d'y apporter un supplément d'intelligibilité, un surcroît de lucidité. [...] Le travail scientifique le plus rigoureux et les acquis les plus patients de l'érudition participent donc là directement de l'activité citoyenne, ils naissent de la confrontation à l'événement et y restent liés.⁶¹

- 19 Projet pour notre temps, l'activité citoyenne des savants a été imaginée dans l'histoire par des philosophes dont l'œuvre a marqué la pensée scientifique. Pour Baruch Spinoza,

Nul [...] ne saurait aliéner sa liberté de juger ni de penser ce qu'il veut, et tout individu, en vertu d'un droit supérieur de nature, reste maître de sa réflexion. [...] Une autorité politique exercerait donc un règne d'une violence extrême, si elle refusait à l'individu le droit de penser, puis d'enseigner ce qu'il pense.⁶²

- 20 Pour Emmanuel Kant, il s'agit

[...] de faire un *usage public* de sa raison dans tous les domaines.

- 21 Cet engagement représente le moyen décisif d'assurer le progrès de la liberté politique car il est lui-même un acte de liberté intellectuelle, professionnelle et éthique.

J'entends par usage public de notre propre raison celui que l'on en fait comme *savant* devant l'ensemble du public *qui lit*. J'appelle usage privé celui qu'on a le droit de faire de sa raison dans tel ou tel *poste civil*, ou fonction qui nous est confiée.⁶³

- 22 De telles propositions fondent la nécessité de l'histoire intellectuelle puisqu'elles associent dans un même mouvement l'engagement dans la cité et l'engagement dans la pensée. Les risques assumés dans la recherche qualifient le savant à devenir, un moment donné, un intellectuel. La liberté de l'esprit rend disponible pour les combats civiques. Toute production intellectuelle ne fait pas nécessairement un intellectuel. Mais il convient d'insister sur la relation entre ces engagements fondés sur une exigence de la pensée et la disponibilité des savoirs savants mis en œuvre dans ces parcours. Pour

l'historien, cette relation construit l'objet de l'histoire intellectuelle en tant qu'étude générale des savoirs et des développements politiques suscités par leurs usages critiques. Les convictions de Spinoza ou de Kant n'ont pas laissé indifférents les philosophes de la fin du xx^e siècle, confrontés au devoir de penser l'énigme des intellectuels pour laquelle ils ne trouvaient pas de réponse dans les histoires qui leur étaient consacrées.

- 23 Au cours d'une conférence donnée en 1980 en Sorbonne pour le *Mouvement universel pour la responsabilité scientifique*, Georges Canguilhem a choisi l'exemple de Spinoza pour démontrer qu'une forme d'approfondissement dans la pratique de la philosophie la plus universelle confère au philosophe un pouvoir direct d'intervention politique. À l'inverse, une philosophie plus politique ne prédestine pas nécessairement à l'engagement dans la cité. Pour le philosophe des sciences, le contraste est éclairant de ce point de vue entre l'héritage légué par Spinoza, dont la métaphysique conduit à la morale, et le contre-exemple formé par Descartes et sa « philosophie de la prudence », incapables d'engagement démocratique :

Je ne craindrai pas de dire que, de Descartes et de Spinoza, c'est le second dont la fonction subjective de présence-surveillance est la plus manifeste. Dans la deuxième partie du *Discours*, Descartes a pris grand soin de se défendre contre l'accusation de critique politique. Il a dit n'avoir voulu que réformer ses propres pensées. Il a pris ses distances à l'égard des gens que leurs « humeurs brouillonnes et inquiètes » entraînent à l'opposition. Le philosophe de la générosité a commencé par une philosophie de la prudence. Spinoza, lui, a pris parti publiquement pour le droit à la liberté de penser. Ami de Jean de Witt, Grand pensionnaire de Hollande, dont il partageait les convictions républicaines, il a été le témoin de son assassinat par des émeutiers orangistes, à la Haye, en 1672, quand les armées de Louis XIV ont envahi la Hollande. L'indignation et la douleur de Spinoza l'ont déterminé à sortir de son domicile pour apposer sur les murs de la ville un placard où il avait écrit : *Ultimi barbarorum*. On dit que son propriétaire dut user de violence pour le retenir. En somme, cette philosophie qui réfute et refuse les fondements de la philosophie cartésienne, le *cogito*, la liberté en Dieu et en l'homme, cette philosophie sans sujet, plusieurs fois assimilée à un système matérialiste, cette philosophie vécue par le philosophe qui l'a pensée a imprimé à son auteur le ressort nécessaire pour s'insurger contre le fait accompli. D'un tel pouvoir de ressort, la philosophie doit rendre compte. [...] L'homme qui a écrit qu'on ne connaît pas toutes les capacités du corps humain et qu'à tort on les attribue parfois à l'âme, cet homme est sorti de sa demeure avec son cerveau, et certainement conformément à sa philosophie. Mais peut-être en est-il sorti par une imperceptible faille cartésienne de sa construction philosophique. À première vue, on pourrait penser que Spinoza a commis une erreur. Celle de croire que les barbares qu'il dénonçait publiquement étaient les derniers. Mais il savait le latin et il a voulu dire : les plus récents, les derniers en date. Par conséquent, les philosophes d'aujourd'hui, quelle que soit leur ligne de recherche, spinoziste ou cartésienne, sont assurés de ne pas manquer d'occasions ou de raisons pour aller, à leurs risques, en un geste d'engagement contrôlé par leur cerveau, inscrire sur les murs, remparts ou clôtures : *Ultimi barbarorum*.⁶⁴

- 24 Exhumant et commentant le texte de Kant, Michel Foucault a défendu, quant à lui, le devoir de critique dans l'usage de la raison. Cette attitude de modernité qu'il reconnaît dans l'œuvre du philosophe est au fondement de l'origine des intellectuels et de l'histoire intellectuelle qui la prendrait comme objet :

Je crois qu'il faut souligner le lien qui existe entre ce bref article et les trois *Critiques*. Il décrit en effet l'*Aufklärung* comme le moment où l'humanité va faire usage de sa propre raison, sans se soumettre à aucune autorité ; or c'est précisément à ce moment-là que la Critique est nécessaire puisqu'elle a pour rôle de définir les conditions dans lesquelles l'usage de la raison est légitime pour

déterminer ce qu'on peut connaître, ce qu'il faut faire et ce qu'il est permis d'espérer. C'est un usage illégitime de la raison qui fait naître avec l'illusion, le dogmatisme et l'hétéronomie ; c'est en revanche lorsque l'usage légitime de la raison a été clairement défini dans ses principes que son autonomie peut être assurée. La Critique, c'est en quelque sorte le livre de bord de la raison devenue majeure dans l'*Aufklärung* ; et inversement, l'*Aufklärung*, c'est l'âge de la Critique. [...]

L'hypothèse que je voudrais avancer, c'est que ce petit texte se trouve en quelque sorte à la charnière de la réflexion critique et de la réflexion sur l'histoire. C'est une réflexion de Kant sur l'actualité de son entreprise. Sans doute ce n'est pas la première fois qu'un philosophe donne les raisons qu'il a d'entreprendre son œuvre en tel ou tel moment. Mais il me semble que c'est la première fois qu'un philosophe lie ainsi de façon étroite et de l'intérieur, la signification de son œuvre par rapport à la connaissance, une réflexion sur l'histoire et une analyse particulière du moment singulier où il écrit et à cause duquel il écrit. La réflexion sur « aujourd'hui » comme différence dans l'histoire et comme motif pour une tâche philosophique particulière me paraît être la nouveauté de ce texte. Et, en l'envisageant ainsi, il me semble qu'on peut y reconnaître un point de départ : l'esquisse de ce qu'on pourrait appeler l'attitude de modernité.

En me référant au texte de Kant, je me demande si on ne peut pas envisager la modernité plutôt comme une attitude que comme une période de l'histoire. Et par attitude, je veux dire un mode de relation à l'égard de l'actualité ; un choix volontaire qui est fait par certains ; enfin une manière de penser et de sentir, une manière d'agir aussi et de se conduire qui, tout à la fois, marque une appartenance et se présente comme une tâche. Un peu, sans doute, comme ce que les Grecs appelaient un « ethos ». Et par conséquent, plutôt que de vouloir distinguer la « période moderne » des époques « pré » ou « post-moderne », je crois qu'il vaudrait mieux chercher comment l'attitude de modernité depuis qu'elle s'est formée s'est trouvée en lutte avec des attitudes de « contre-modernité ».⁶⁵

- 25 La nécessité de promouvoir une histoire intellectuelle à part entière découle ainsi de l'analyse de la rencontre difficile entre histoire des intellectuels et histoire culturelle en France, l'une se révélant au contact de l'autre et réciproquement. Leur situation n'est pas si favorable qu'elles puissent se permettre d'ignorer cet enjeu représenté par l'histoire politique et sociale du savoir. La proposition d'une histoire intellectuelle à part entière permettrait de clarifier des situations historiographiques complexes qui affectent particulièrement l'histoire contemporaine. L'histoire des intellectuels d'une part, l'histoire culturelle de l'autre ont tout à gagner à cette reconfiguration. Le futur de la démocratie aussi⁶⁶.

NOTES

1. « N'est-ce pas un signe, tous ces *intellectuels*, venus de tous les coins de l'horizon, qui se regroupent sur une idée et qui s'y tiennent inébranlables ? Sans les menaces qu'on a répandues dans tous les établissements d'instruction publique, combien seraient venus qui n'osent manifester le trouble de leur conscience ! [...] Pour moi, j'y voudrais voir l'origine d'un mouvement d'opinion au-dessus de tous les intérêts divers, et c'est dans cette pacifique révolte de l'esprit français que je mettrais, à l'heure où tout nous manque, mes espérances d'avenir. »,

Georges Clemenceau, « À la dérive », *L'Aurore*, 23 janvier 1898, republié dans Georges Clemenceau, *L'affaire Dreyfus. L'iniquité*, introduction de Michel Drouin, Paris, Mémoire du livre, 2001, p. 217. « Si donc, dans ces temps derniers, un certain nombre d'artistes, mais surtout de savants, ont cru devoir refuser leur assentiment à un jugement dont la légalité leur paraissait suspecte, ce n'est pas que, en leur qualité de chimistes ou de philologues, de philosophes ou d'historiens, ils s'attribuent je ne sais quels privilèges spéciaux et comme un droit éminent de contrôle sur la chose jugée. Mais c'est que, étant hommes, ils entendent exercer tout leur droit d'hommes et retenir par devers eux une affaire qui relève de la seule raison. Il est vrai qu'ils se sont montrés plus jaloux de ce droit que le reste de la société, mais c'est simplement que, par suite de leurs habitudes professionnelles, il leur tient plus à cœur. Accoutumés par la pratique de la méthode scientifique à réserver leur jugement tant qu'ils ne se sentent pas éclairés, il est naturel qu'ils cèdent moins facilement aux entraînements de la foule et au prestige de l'autorité. », Émile Durkheim, « L'individualisme et les intellectuels », *Revue bleue*, juillet 1898, réédité à Paris, Mille et une nuits, postface de Sophie Jankélévitch, 2002, p. 19.

2. Cette contribution s'inscrit dans un travail de réflexion que nous menons sur l'histoire des intellectuels. Nous nous permettons de renvoyer à deux articles, « De l'engagement des savants à l'intellectuel critique », *Historical Reflections*, vol. 24, n° 1, printemps 1998, p. 25-62 ; « L'engagement scientifique et l'intellectuel démocratique. Le sens de l'affaire Dreyfus », *Politix*, « Les savants et le politique », n° 48, 4^e trimestre, 1999, p. 71-94.

3. Jean-François Sirinelli, « Les intellectuels », in René Rémond (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1988, p. 199-231.

4. Une version publiée de cette thèse a été proposée par les éditions Fayard en 1988 : *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, 721 p. ; ce livre a été précédé et suivi de nombreux travaux complémentaires ou méthodologiques sur le sujet.

5. 1989 est la date de création d'un séminaire de l'Institut d'histoire du temps présent qui a été ensuite placé sous l'égide de la Fondation nationale des sciences politiques.

6. Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1997, 460 p. ; cet ouvrage est issu des travaux des séminaires précédemment évoqués.

7. René Rémond (dir.), *Pour une histoire politique*, op. cit.

8. Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire culturelle de la France*, Paris, Seuil, t. I., *Le Moyen Âge*, 1997, 400 p. ; t. II, *De la Renaissance à l'aube des Lumières*, 1997, 416 p. ; t. III, *Lumières et liberté*, 1998, 392 p. ; t. IV, *Le Temps des masses*, 1998, 420 p.

9. Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *La Culture de masse en France*, Paris, Fayard, 2003.

10. Jean-Pierre Rioux est l'auteur d'une monographie sur une ligue d'intellectuels antidreyfusards modérés, *Nationalisme et conservatisme. La Ligue de la patrie française 1899-1904*, Paris, Bibliothèque Beauchesne, « Religions, société, politique », 1977, 120 p. ; à l'époque de la publication de ce travail de recherche, il avait commencé une thèse d'État sur la Ligue des droits de l'homme et du citoyen ; il a aussi dirigé, avec Jean-François Sirinelli, *La Guerre d'Algérie et les intellectuels français*, Bruxelles, Complexe, « Questions au xx^e siècle », 1991, 413 p.

11. Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les Intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986, 264 p.

12. Pascal Ory, *La Belle Illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire 1935-1938*, Paris, Plon, 1994, 1033 p.

13. Dès 1983, il avait tenté une *histoire culturelle de la France, mai 1968-mai 1981*, publiée sous le titre *L'Entre-deux-Mai*, Seuil, 288 p. ; en 1989, il publia un nouvel essai, *L'Aventure culturelle française, 1945-1989*, Paris, Flammarion, 252 p.

14. André Burguière et Jacques Revel (dir.), *Histoire de la France. Les formes de la culture* (dir. André Burguière), Paris, Seuil, 1993, 605 p. (contributions de : André Burguière, Roger Chartier, Daniel Fabre, Philippe Joutard, Alain Plessis, Christophe Prochasson et Madeleine Rebérioux).
15. Voir les travaux de Dominique Kalifa et sa synthèse de 2001, *La Culture de masse en France. 1. 1860-1930*, Paris, La Découverte, « Repères », 128 p.
16. Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels », 1880-1960*, Paris, Éditions de Minuit, « Le sens commun », 1990, 272 p. ; id., *La République des universitaires 1870-1940*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1994, 522 p. ; id., *Les Intellectuels en Europe au XIX^e siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1996, 381 p.
17. Il est vrai que la sociologie de la culture de Pierre Bourdieu l'encouragea dans cette direction, mouvement amorcé du reste dès ses premiers travaux : *La Crise littéraire à l'époque du naturalisme. Roman, théâtre et politique. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1979, 207 p. et toujours poursuivi : *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1998, 340 p.
18. Jacques Julliard et Michel Winock (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français. Les personnes, les lieux, les moments*, coll. de Pascal Balmand, Christophe Prochasson, Gisèle Sapiro, Danièle Voldman, Gilles Candar, Denis Pelletier et Nicolas Roussellier, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Seuil, 2002, 1531 p.
19. Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997, 701 p.
20. Jean-Denis Bredin, *L'Affaire*, 1983, nouvelle édition, Paris, Fayard/Julliard, 1993, 856 p.
21. Il est significatif de constater que la collection « L'aventure intellectuelle de la France au XX^e siècle » n'a jamais pu être achevée, plusieurs volumes de la série faisant défaut.
22. Henri Loyrette (dir.), *Entre le théâtre et l'histoire. La famille Halévy (1760-1960)*, Paris, Fayard-RMN, 1996, 376 p. ; Christian Topalov (dir.), *Laboratoires du nouveau siècle. La nébuleuse réformatrice et ses réseaux en France, 1880-1914*, Paris, Éditions de l'EHESS, « Civilisations et sociétés », 1999, 574 p.
23. Christophe Prochasson, *Les Années électriques (1880-1910)*, Paris, La Découverte, « L'aventure intellectuelle de la France du XX^e siècle », 1991, 490 p. ; id., *Paris 1900. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Calmann-Lévy, « Liberté de l'esprit », 1999, 348 p. : voir en particulier l'épilogue de ce livre, « L'affaire Dreyfus : un événement parisien », p. 272-297, ainsi que la contribution donnée à *Pour une histoire culturelle*, « L'Affaire dans tous ses états », *op. cit.*, p. 233-249.
24. L'article de Madeleine Rebérioux, « Histoire, historiens et dreyfusisme », *Revue historique*, avril-juin 1976, p. 407-432, représente une démonstration très convaincante de la nécessité de confronter l'engagement des intellectuels avec leurs habitudes professionnelles, pour parler comme Émile Durkheim, *art. cit.* ; d'autres monographies d'intellectuels ou de groupes d'intellectuels confirment le caractère séminal de cette approche des intellectuels ; nous renvoyons, pour plus de précisions, aux références indiquées dans notre article « De l'engagement des savants à l'intellectuel critique,... », *art. cit.*
25. Nous renvoyons par exemple aux dossiers de *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle* ou à ceux de *La Revue des revues*.
26. La longue préface que Madeleine Rebérioux publiera dans l'édition prochaine de ses articles d'histoire intellectuelle et culturelle devra contribuer à cette réflexion. Voir son premier recueil : *Parcours engagés dans la France contemporaine*, Paris, Belin, « Socio-histoires », 1999, 543 p.
27. Jean-François Sirinelli, « Les élites culturelles », in *Pour une histoire culturelle*, *op. cit.*, p. 275-296.
28. Michel Leymarie et Jean-François Sirinelli (dir.), *L'Histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris, PUF, 2003, 493 p.
29. Stéphane Audoin-Rouzeau, *La Guerre des enfants, 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993, 232 p. ; Jean-Jacques Becker et alii (dir.), *Guerre et culture 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994, 445 p. ; Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, « Violence et

consentement : la « culture de guerre » du premier conflit mondial », in *Pour une histoire culturelle*, op. cit., p. 251-271 ; id., 14-18, *retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 2000, 272 p.

30. Stéphane Audoin-Rouzeau, *Écrits de guerre, 1914-1918*, textes réunis et présentés par Etienne Bloch, introduction de Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, Armand Colin, 1997, 216 p. ; Annette Becker, *Maurice et Jeanne Halbwachs en guerres mondiales, entre mémoire et oubli 1914-1945*, à paraître aux éditions Agnès Viénot, Paris.

31. Anne Rasmussen et Christophe Prochasson, *Au nom de la Patrie. Les intellectuels et la Première Guerre mondiale, 1910-1919*, Paris, La Découverte, « L'aventure intellectuelle de la France au XX^e siècle », 1996, 300 p. ; Robert Hertz, *Un ethnologue dans les tranchées. Août 1914-avril 1915. Lettres de Robert Hertz à sa femme Alice*, présentées par Alexander Ridley et Philippe Bernard, préfaces de Jean-Jacques Becker et Christophe Prochasson, Paris, CNRS-Éditions, 2002, 265 p.

32. Jean-Pierre Rioux prépare une biographie de Jean Jaurès ; Catherine Guigon, « Jean-Pierre Rioux, le Limousin de Paris », *L'Histoire*, n° 23, février 2003, p. 29 ; en 1995, Jean-François Sirinelli avait publié une étude croisée Sartre-Aron : *Deux intellectuels dans le siècle*, Paris, Fayard, « Pour une histoire du XX^e siècle », 1995, 395 p.

33. Roger Chartier, « Histoire intellectuelle et histoire des mentalités. Trajectoires et questions » [1983], in *Histoire intellectuelle et culturelle du XX^e siècle*, Paris, Cahiers de synthèse, Albin Michel, 1988, p. 197-227 ; id., *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque Histoire », 2000, 304 p. ; pour une démonstration empirique : *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 1990, 249 p.

34. Voir les livraisons *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle* (nous soulignons) ou le dossier conçu et dirigé par Perrine Simon-Nahum sur « Le savoir des intellectuels juifs », à paraître dans *Archives juives* à l'automne 2003.

35. Christophe Prochasson, « Histoire intellectuelle/histoire des intellectuels : le socialisme français au début du XX^e siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, juillet-septembre 1992, p. 423-448 ; la réflexion sur l'histoire intellectuelle et ses possibles est prolongée dans l'ouvrage *Les Intellectuels et le socialisme, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Plon, 1997, 298 p. : voir l'introduction, « Une histoire terminée », notamment les pages 20 et suivantes.

36. Pour une période plus récente, on peut citer les travaux de Michel Trebitsch ou de Nicole Racine : voir, par exemple, la « présentation » de l'ouvrage qu'ils ont tous les deux dirigé, *Pour une histoire comparée des intellectuels*, Bruxelles, Complexe, « Histoire du temps présent », 1998, p. 11-17 ; et, de Nicole Racine, sa contribution à l'enquête dirigée par Ayla Aglan et Jean-Pierre Azéma, *Jean Cavallès résistant ou la Pensée en actes*, Paris, Flammarion, 2002, « Les années d'apprentissage », p. 13-78.

37. Les quelques lignes rédigées par Pascale Goetschel et Emmanuelle Loyer dans leur *Histoire culturelle et intellectuelle de la France au XX^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1994, p. 5, indiquent bien qu'à défaut de formaliser l'histoire intellectuelle, les deux historiennes ressentent la nécessité de distinguer les deux approches.

38. Nicole Racine et Michel Trebitsch (dir.), « Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux », *Cahier de l'IHTP*, n° 20, mars 1992, 218 p. ; id., « Intellectuels engagés d'une guerre à l'autre », *Cahier de l'IHTP*, n° 26, mars 1994, 274 p.

39. Agnès Biard, Dominique Bourel et Éric Brian (dir.), *Henri Berr et la culture du XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, « Centre international de synthèse », 1997, 366 p.

40. Jean-Louis Fabiani, *Les Philosophes de la République*, Paris, Éditions de Minuit, « Le sens commun », 1988, 192 p.

41. L'absence d'histoire intellectuelle explique ainsi la difficulté que rencontra Jean-François Sirinelli pour écrire l'histoire croisée de Sartre et d'Aron, op. cit. ; l'histoire intellectuelle est davantage présente chez Nicolas Baverez, *Raymond Aron*, Paris, Flammarion, 1993, 542 p. ; ou,

d'une manière différente, chez Anna Boschetti, *Sartre et Les Temps modernes. Une entreprise intellectuelle*, Paris, Éditions de Minuit, « Le sens commun », 1985, 328 p. ; concernant la sphère précise des écrivains et intellectuels, nous renvoyons à la synthèse de Benoit Denis, *Littérature et engagement, de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, « Points-Essai », 2000, 320 p.

42. Pour un exemple d'étude permettant cette compréhension de l'engagement : Paul Bénichou, dont *L'École du désenchantement*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1992, 617 p.

43. Question posée dans l'ouvrage que nous avons dirigé avec Christophe Prochasson et Perrine Simon-Nahum, *Il s'est passé quelque chose... le 21 avril*, Paris, Denoël, « Médiations », 2003, 269 p.

44. Cette difficulté est illustrée par la contribution de François Dosse, « De l'histoire des idées à l'histoire intellectuelle », in *L'Histoire des intellectuels aujourd'hui*, op. cit., p. 161-182.

45. *La Religion des intellectuels français au XIX^e siècle*, Toulouse, Privat, 2002, 191 p.

46. *La Conversion des intellectuels au catholicisme en France 1885-1935*, préface d'Etienne Fouilloux, Paris, CNRS-Éditions, 1998, 533 p.

47. « Intellectuels catholiques ou dreyfusistes chrétiens ? Histoire d'un écart », in *L'Histoire des intellectuels aujourd'hui*, op. cit., p. 327-340.

48. « Les catholiques dreyfusards », *Revue historique*, avril-juin 1979, p. 337-361.

49. Perrine Simon-Nahum, *La Cité investie. La « Science du judaïsme » français et la République*, Paris, Le Cerf, « Bibliothèque franco-allemande », 1991, 349 p.

50. Venita Datta, *Birth of a National Icon. The Literary Avant-Garde and the Origins of the Intellectual in France*, New York, State University of New York Press, 1999, 327 p.

51. Jeremy Jennings (ed.), *Intellectuals in Twentieth Century France. Mandarins and Samurais*, London, Mac Millan, 1993.

52. Tony Judt, *La Responsabilité des intellectuels. Blum, Camus, Aron*, traduit de l'anglais par Jean-François Sené, Paris, Calmann-Lévy, « Essai histoire », 2001, 257 p. [*The Burden of Responsibility. Blum, Aron, Camus*, Chicago, The University of Chicago Press, 1998].

53. Philip Nord, *The Republican Moment. Struggles for Democracy in Nineteenth-Century France*, Cambridge (MA)-London, Harvard University Press, 1995-1998, 321 p.

54. Sudhir Hazareesingh, *Intellectual Founders of the Republic. Five Studies in Nineteenth-Century French Political Thought*, Oxford, Oxford University Press, 2001, 339 p.

55. Pierre Birnbaum, « L'amour de la science : les sociologues entre raison et fidélité », in *Destins juifs. De la Révolution française à Carpentras*, Paris, Calmann-Lévy, « Essai histoire », 1995, p. 71-101.

56. Pierre Bourdieu, « L'assassinat de Maurice Halbwachs », *Visages de la Résistance*, dossier de la revue *La Liberté de l'esprit*, n° 16, automne 1987, p. 161-168.

57. Gérard Noiriel, « Michel Foucault. Les trois figures de l'intellectuel engagé », in *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, « Socio-histoires », 2003, p. 229-248.

58. Michel Foucault, *Le Souci de vérité*, mai 1984, cité in *ibid.*, p. 229.

59. Pierre Bourdieu, art. cit., p. 165.

60. Gérard Noiriel, « Postface. Un désir de vérité », in *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, op. cit., p. 270.

61. *Pour une histoire conceptuelle du politique. Leçon inaugurale au Collège de France faite le jeudi 28 mars 2002*, Paris, Seuil, 2003, p. 46-47 ; Pierre Rosanvallon poursuit : « Je souhaite m'inscrire dans cette mesure, avec modestie mais avec la plus ferme détermination, dans la lignée de tous les savants qui furent aussi par leur œuvre même d'infatigables citoyens et qui n'eurent de cesse de marier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté. »

62. Baruch Spinoza, *Autorités théologique et politique*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 898.

63. Emmanuel Kant, « Qu'est-ce que les lumières ? », in *Critique de la faculté de juger* [VII, 36], Paris, Gallimard, « Folio », 1985, p. 500.

64. Georges Canguilhem, « Le cerveau et la pensée » [1980], in *Georges Canguilhem. Philosophe, historien des sciences*, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque du Collège international de philosophie », 1993, p. 30-32.
65. Michel Foucault, « Qu'est-ce que les Lumières ? », *Le Magazine littéraire*, n° 207, mai 1984, p. 35-39.
66. Ces réflexions ont été présentées pour la première fois au cours d'un séminaire de l'Institut des études françaises de l'université de New York en octobre 2000. Je remercie Edward Berenson et Emmanuelle Saada qui m'y ont accueilli, et Jean Baubérot qui a contribué au débat.
-

AUTEUR

VINCENT DUCLERT

EHESS, Centre de Recherches Historiques